

Frédéric Beigbeder : “Mon passé évolue”



Les beaux yeux
de Laura

Dans son roman, Frédéric Beigbeder met en scène son ami Benoît Bartherotte. Mais aussi son ancienne amoureuse, Laura Smet. C'est d'ailleurs cette dernière qui lui a présenté le premier. *“Lui n'a toujours pas vraiment lu le livre, il invente qu'il a perdu ses lunettes mais que Zaza, sa femme, lui en a lu des extraits, commente-t-il en riant. Il m'a dit que les passages sur lui n'étaient pas très intéressants. Je crois que ce qui pourrait lui déplaire, c'est que je fasse de lui un personnage de roman un peu farfelu alors qu'il est convaincu que le combat de sa vie est de sauver la pointe du cap Ferret.”*

Quant à Laura, elle a lu le manuscrit avant publication. *“Elle ne m'a demandé aucun changement. Je trouve que parler des gens réels, avec leurs vrais noms, c'est assez violent.”* Il n'a pourtant pour elle que de très jolis mots. Le nigaud, dans l'histoire, c'est plutôt lui, qui s'est un jour enfermé nu dans un placard en attendant Laura et Ludivine Sagnier. *“Oh oui, racontez ça aussi, ça va faire vendre des livres”*, conclut-il en riant encore plus fort.

I.M.

“L'amour, même vieux, usé et fatigué, reste de l'amour.” C'est la phrase de son livre que Frédéric Beigbeder préfère.

Littérature L'auteur a profité de l'immobilité du monde pour dresser l'état des lieux de sa vie.

Rencontre Isabelle Monnard

Pour être honnête, au début, on n'y croyait pas tellement, à son exercice de style, celui de faire se suivre des phrases, parfois sans rapport les unes avec les autres, juste pour le plaisir. Et pourtant, en refermant *Un barrage contre l'Atlantique*, après que le tricot des mots s'est resserré jusqu'à former “un vrai livre”, c'est à une autre sidération que l'on fait face: on a pleuré en lisant un livre de Frédéric Beigbeder. *“Vous ne pouvez pas me faire un plus joli compliment, dit-il, sirotant son gin tonic. Il faut que vous l'écriviez dans votre article... J'ai écrit L'amour dure trois ans. Un titre très provocateur, donc. Pour arriver à cette phrase-là...”*

Dans ce livre, vous vous demandez ce que vous avez fait de votre vie. Le fait que le monde soit à l'arrêt vous y a aidé?

D'être enfermé, vous voulez dire. D'avoir un pays qui vous enferme! Je n'ai pas tellement aimé ça, mais ça m'a inspiré ce livre. J'étais à l'arrêt, je me suis demandé ce que j'allais pouvoir faire, ce qu'était devenu le monde d'où je viens, mais aussi “qui suis-je?” et “qu'est-ce que ça a été que cette vie?” Proust n'a pas eu besoin d'être en pause pour écrire, il a juste besoin d'une madeleine ou d'une sonate. Moi, non: il faut que tout le monde entier

s'arrête. (Éclat de rire)

Ce livre, c'est ce que vous n'aviez pas dit dans “Un roman français”, en 2009? Ces deux livres s'imbriquent...

Un roman français, ce sont les souvenirs d'un homme de 40 ans. Là, j'ai 15 ans de plus et ce ne sont pas les mêmes souvenirs. Des choses qui n'étaient pas importantes, comme mes premières amours, me semblent aujourd'hui comme d'un romantisme absolu. Quinze années se sont écoulées et mon passé n'est plus le même... Le passé évolue.

“J'ai fait deux livres sur ma vie. Modiano en a fait 25 et Jean d'Ormesson, 32. J'ai de la marge.”

Cela s'appelle vieillir?

Oui, bien sûr. Vieillir, mûrir, rader, devenir gâteux. J'ai fait deux livres sur ma vie. Modiano en a fait 25 et Jean d'Ormesson, 32. J'ai de la marge.

Vous parlez de votre âge depuis longtemps. Le temps qui passe vous obsède depuis longtemps?

Je pense que c'est fondamental, dans la littérature et dans la vie.

Comment retenir le temps qui passe? Est-ce que le temps existe? C'est la question qui me préoccupe le plus.

Une autre constante, c'est ce qui se cache derrière les fanfaronnades et l'humour, à savoir quelqu'un d'assez triste et désespéré. Plus ça va et moins vous vous en cachez.

Ça me touche, ce que vous dites, parce que ça veut dire que je progresse. J'essaie de retirer les masques, le plus possible, en mûrissant, je pense. J'essaie de réduire la distance entre ce que je ressens et ma feuille de papier. Là, ce qui est amusant, c'est la quête de la phrase ultime, celle qui va me sauver. Je

pense que j'ai trouvé: c'est la dernière du livre. Elle dit tout ce que j'avais envie de dire dans ce bouquin.

Vous écrivez “Je suis un enfant qui veut qu'on l'adopte”. Il est beaucoup question de filiation dans ce livre. C'est devenu central dans votre vie mais vous l'avez compris sur le tard?

Quand mes parents se sont séparés, je n'ai pas compris que c'était ma mère qui quittait mon père et pas l'inverse. J'ai été assez injuste envers eux, pendant longtemps. Maintenant que je suis parent à mon tour, je vois à quel point c'est difficile, compliqué. J'ai divorcé deux fois et j'ai reproduit le schéma parental. Bref, on est moins sévère et un peu plus curieux. Encore une fois: que reste-t-il de ma vie, qu'est-ce que ça a été que cette vie? Elle n'est pas terminée mais j'en suis à peu près aux deux tiers, donc ce n'est pas interdit de se demander ce qui surnage comme émotions importantes ou qui ont été les gens importants.

Votre ami Benoît Bartherotte, qui construit son barrage contre l'Atlantique, vous dit: “Tu as tellement fait semblant d'être un connard que les gens ont fini par le croire”...

(Éclat de rire) C'est une sorte de bouclier, de protection. Amélie Nothomb, on pense champagne et grand chapeau. Ben moi, on va dire... connard. Fêtard, drogué, dragueur, arrogant. Mais c'est vachement pratique d'avoir un masque. Mais, dans un livre, ça fait du bien de l'enlever. C'est le but, sinon on n'écrit pas de bons livres, mais des textes qui servent à distraire les gens ou à gagner de l'argent. Mais j'ai passé l'âge. Encore une fois. Je ne cherche plus à plaire, ni à déplaire. Les deux sont aussi cons l'un que l'autre.

→ “Un barrage contre l'Atlantique”, Frédéric Beigbeder, Grasset, 272 pp., 20 €, version numérique 15 €